

Séance du Jeudi 05 mai 2011 (n° 7)
Nicolas Frize, compositeur
«Travail-Amour / Violence-Culture»

Savez-vous que l'ouïe au quotidien... est un organe discret, assez timide, pas très médiatique... ignoré et même dévalorisé ! Mais cet organe discret, extrêmement sexuel, comme tous les timides, n'en pense pas moins. Dans l'ombre il travaille. Une incroyable sensibilité inavouée se développe à l'insu de tous, d'autant plus émotionnelle, fonctionnelle et poétique qu'elle n'apparaît pas au devant de la scène. Ce qui entre dans l'oreille... parce que justement c'est invisible, indicible... entre très profondément. Des médecins occidentaux vous décriront avec passion les vertus de cette oreille qui nous sert à l'équilibre, à la marche, qui nous relie à nos fonctions digestives, musculaires, cardiaques. Les médecins orientaux vous décriront à leur tour ce que l'oreille accueille et contrôle, tout ce qui transite par elle et s'y guérit.

Vous vous demandez pourquoi je vous dis tout cela !?

Parce que dans le cours de mes recherches au cœur du monde du travail, j'ai commencé mes entretiens en m'intéressant à l'écoute.

- Et alors, Yves, horloger m'a dit : *« Au bruit, tout ce qui est mécanique, on peut tout déterminer sans démonter - vous voyez : le bruit de l'objet en fonctionnement, il me dit tout. »*

- Puis, Guy, le tailleur de pierre a cherché un détail : *« C'est un signe connu de notre profession. Le tintement de l'équerre c'est pour le regroupement de tout le personnel : il suffit de taper et par l'effet de ce son, en principe, on capte tout le chantier. Si le chantier est extrêmement important, il peut se répercuter : on tinte l'équerre et puis ça va passer au suivant qui va retinter l'équerre ».*

- Et Bernard sur le chantier a ajouté : *« Nous, on vit avec. On a l'esprit excité, vous savez. Quand on arrive dans une carrière, on a toute une batterie de sons qui nous arrivent dans les oreilles et déjà, à quelques centaines de mètres, on sait à quel type de taillerie on a affaire. Si c'est une pierre dure ou une pierre tendre : si c'est une pierre dure on aura la sonorité dans le temps qui va être fantastique. »*

Le son comme repère, le son comme parole, le son qui construit de l'affectif.

- Gérard, graveur, se délecte : *« C'est une chose merveilleuse.. Oui, ce sont des bruits que j'aime. Je vais vous faire tourner la scie, vous allez voir. Pour vous ça va peut-être être moche ; pour moi je trouve que ce sont des bruits rassurants, familiers.»*

- Jacques, ascensoriste, observe : *« Une machine c'est une matière vivante. Lorsque j'entrais dans une machinerie, par exemple, j'entendais ce petit ronronnement des machines et j'avoue que c'était... je ne vais pas dire un plaisir, mais enfin... Je prends par exemple une installation d'ascenseurs où il y a 6 ou 12 cabines qui tournent en même temps, des démarrages, des ralentissements. On sent la vie d'une installation, au même titre qu'un individu. C'est un côté agréable, un moteur qui chante, un moteur à courant continu comme j'expliquais... on entend ce petit son... »*

- Jacqueline, gérante de bar, m'explique : *« J'aime bien entendre quand les gens parlent beaucoup. C'est la preuve que tout va bien, ils sont satisfaits. Ils me font comprendre que l'ambiance est cordiale, les conversations de chacun, les gens qui mangent, les chaises qui bougent. Je suis attentive à chaque bruit. Une fourchette qui tombe, je reviens tout de suite et je change la fourchette. »*

Les bruits, qu'on présente comme des amis, comme des sources de plaisir... deviennent ... de réels outils de travail.

- René, maçon, résume : *« S'il n'y a pas de bruit, il n'y a pas de travail. Un chantier sans bruit, ça serait la mort. Je vous assure que quand quelqu'un tape ça fait une occupation, même pour le chef... Et puis, c'est la preuve que je travaille »...*

Oui, le bruit est toujours fabriqué par celui qui l'écoute. C'est l'auditeur qui compose, ce n'est pas le compositeur. C'est lui qui met du désir, qui met du plaisir, qui modèle les conditions de son écoute. C'est donc lui qui fabrique son métier puisque c'est lui qui va discerner dans son acuité auditive des choses qui ont du sens pour lui ou qui n'en ont pas.

Le travail est un engagement de soi, corps et âme. Il mobilise tous les sens. Le corps est exposé ; c'est aussi subséquent parce qu'il s'expose. Dans toute sa vie l'homme s'expose. Mais au travail, son engagement le fait s'exposer plus encore. D'une part par la durée – c'est l'endroit où il passe le plus grand de son temps –, d'autre part par l'intensité – c'est un lieu d'enjeu existentiel, il joue son autonomie économique, sa compétence, son évolution, son image de soi, comme force de pensée et d'action, comme capacité d'appartenance collective. Ce qui a fait la force, la puissance, la démesure de la violence au travail, c'est précisément du fait que le travail est un lieu privilégié d'émancipation, de socialisation, d'appropriation.

Tout est en corrélation et en conséquence, en liaison et en rupture potentielle. Les règles de métier et l'amour de l'art sont soeurs ; les gestes n'attendent que d'être pensés. Chaque question technique recèle une question sociale. C'est-à-dire une interpellation du sensible, une expérience d'expression et de goût. C'est un monde d'histoires qui sédimentent des existences, des cultures et des subjectivités.

Le travail appelle l'intime... sollicite et fait jouer les relations entre le corps individuel et le corps social...

Quand nous arrivons dans le lieu de travail, nous sommes dans un lieu social, un lieu reconnu et où l'on est reconnu, un lieu où on nous attend, où nos gestes sont attendus. Nous savons les faire et tout le monde sait que nous savons les faire. Mais tout va bouger sans cesse parce qu'il y a sans arrêt des événements imprévus au travail, qui demandent de faire jouer son intelligence, sa psychologie, sa sensibilité, son expérience, pour trouver la correction, pour trouver la combine, la réponse... Et je m'aperçois que cette acuité auditive qui rend les gens si intelligents, si bavards, et si – même – prolixes lorsqu'ils parlent de leur lieu de travail, se perd brutalement quand ils sortent de l'usine, quand ils sortent du bureau : ils deviennent sourds. Il y a quelque chose qui s'éteint. Ils rentrent à la maison et, étrangement, commencent à endurer quelque chose qui ne va plus, qui sont les bruits quotidiens, qui sont les bruits de la maison, qui sont les bruits des enfants, ou des voisins, ou de la voiture, de l'espace public, les bruits d'une société qui n'en est pas une !

Au travail il y a une société. Avec des règles de société. Ces règles, chacun peut les faire bouger, à peine ou beaucoup, en se responsabilisant, en prenant des initiatives, en étant expérimenté, sensible, subjectif, etc. A ce moment-là il y a de l'intime qui circule, qui se diffuse, du collectif qui se fabrique..., tous les sens sont en éveil. On est dans une activité culturelle (on va dire pour l'instant :) « sensorielle » ; on pourrait dire « sensible », même si cela ne produit pas des œuvres... cela produit des ouvrages . On est dans une activité sensorielle mais qui n'est pas isolée. Quand j'écris chez moi, quand je répare mon vélo ou cultive mon jardin, je suis aussi dans une activité sensorielle, mais animée par mon seul plaisir (ou mes besoins). Au travail celle-ci est dirigée vers mon activité c'est à dire habitée dans le collectif. Je fais partie d'un groupe, avec ses tensions, ses difficultés, ses combats, ses subordinations. L'intime est pris dans une tension collective. C'est donc un endroit où les conditions d'exercice de ma sensibilité, de mon intelligence..., cherchent un sens. Dès que je sors de cette société et que je vais en quête d'une autre, dans l'espace public par exemple, je ne la trouve pas – parce que je n'y suis pas dans une relation active volontaire.

Wilhelm Reich explique que pendant la révolution russe et après la révolution, en 1919 et en 1920 la famille s'est désintégrée. Y compris chez les jeunes et dans les milieux populaires. Quand les gens commencent à avoir une activité sociale, l'activité individuelle se déplace. Les jeunes étaient dans des groupes de travail, participaient à des comités de quartier, ils n'avaient absolument plus rien à faire chez eux, tout se passait à l'extérieur, dans une construction collective.

A cause de cela, le monde du travail est un formidable exemple de production culturelle, de déploiement des individus. L'activité est un ressort d'éducation et de projection, de connaissance et d'imagination, de subjectivation et de rationalisation (je vous renvoie au journal *TRAVAILS* que nous éditons, qui parle du corps, du langage, de la suspension, du temps...). Même dans les situations de subordination extrême, d'exploitation dure, même dans les boulots qui ne sont plus que des emplois et dans lesquels on ne fait plus, apparemment, que produire... il y a toujours, pour des raisons de survie, pour des raisons qui sont propres à l'activité... une part de subjectivation, d'implication, d'appropriation... Elle peut être très cachée, sourde et subtile, et souvent le salarié ne la reconnaît pas lui-même.

En fait, qu'est-ce qui est commun au travail et à la culture ? C'est le rapport aux références... Nous avons des références : dans le travail, c'est l'histoire du métier, l'histoire des outils, l'expérience... L'exercice de ces références, ça produit du discernement, outil culturel d'importance, car c'est par lui que les variations instinctives s'imaginent ou se créent – en musique, on appelle cela les nuances

Le travail produit de la critique. On s'engueule dans le travail... on ne pense pas tous pareil. Il n'y a aucun de vous qui travaille comme les autres dans la profession équivalente. Alors si on ne travaille pas comme les autres, qu'on ne suit pas à la lettre la prescription, le cahier des charges, qu'on n'obéit pas aux ordres, au cadre, et qu'on est capable de faire bouger le cadre, c'est parce qu'on veut rendre ce qu'on fait un peu intéressant, le plus censé possible. La critique, c'est la prise de distance, l'analyse. Naissent ainsi des préoccupations de représentation : comment on voit les choses ! Et là, on est bien sur le terrain de la culture.

Quand on regarde se qui se déploie en détail dans l'activité, au cœur du travail de production, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup d'évènements qui sont sublimés. Quand ils parlent, les salariés disent que leurs sens sont en action mais d'une façon qui est invisible, assez indicible. Il y a effectivement un niveau de sublimation de leurs compétences, de leur sensibilité qui n'est pas immédiatement visible.

Tout est histoire de perception : j'en parle avec l'audition, mais un peintre qui ferait des entretiens avec des ouvriers aurait les mêmes retours sur la vision, sur le toucher... cette histoire de perception, révèle des ouvertures et l'existence de désirs. J'ai senti dans ces entretiens, une sorte de disponibilité esthétique. Ces sons que les ouvriers écoutent dans leur usine et dont ils me parlent, sont beaucoup plus complexes que ce qu'aucun compositeur n'a jamais écrit pour un orchestre ! Ce qu'ils sont capables de discerner dans ce complexe symphonique qu'offre leur usine est cent fois plus abstrait et organisé... : j'ai vu des ouvriers à l'usine Renault de Boulogne-Billancourt usiner des pièces au micron près à l'oreille ! Les yeux fermés ! Ils savaient exactement quand est-ce qu'il fallait commencer, quand est-ce qu'il fallait terminer. C'est impressionnant, le développement de la sensorialité au travail. Tous les métiers évidemment, ne parviennent pas à nous apporter cette qualité d'émancipation, mais il y en a beaucoup pour lesquels c'est le cas. Cette disponibilité esthétique, si elle est travaillée, conscientisée, elle produit aussi de l'abandon. Elle permet l'abandon. C'est-à-dire qu'elle permet de libérer les tensions, de s'ouvrir, d'accueillir, de prolonger ce qu'on connaît vers ce qui nous est inconnu. Si je suis disponible esthétiquement, tout ce qui m'est étranger – c'est-à-dire tout ce que je ne comprends pas – n'interpelle pas d'abord mon exclusion, ma censure ou ma culpabilité, mais m'encourage à m'abandonner, à faire don de ma présence, et – pour paraphraser Marie-José Mondzain – et à être dans le « main-tenant »... c'est-à-dire la main tendue. Dans ces rapports complexes et souvent paradoxaux entre les instincts, les pulsions, les désirs... les espoirs... et les idées que je défends, la confrontation des uns et des autres, expression du politique, ne peut se passer de cette distanciation qu'offre l'expérience de la perception, l'acuité sensible, les règles de l'art... bref tout ce qui se joue dans la question du travail collectif. Et ce sont des faits culturels absolument majeurs.

L'activité a bien à voir avec la culture et la culture a bien à voir avec l'activité. De plus, la culture est de l'activité. Dans le travail culturel, on est toujours en train de mettre en jeu son corps ou sa perception dans l'objet qu'on « compose ». L'activité s'inscrit dans un environnement esthétique et produit des relations culturelles (ces mots paraissent trop gros, car ils sont la plupart du temps employé pour parler de l'Art, dans toute son acceptation intellectuelle et mondaine – mais il faut les entendre de façon factuelle et phénoménologique). Il y a bien une mise en jeu de mon appareillage intellectuel et donc de mon appareillage sensible.

Un jour, un travailleur, à force d'invisibilité et de non sens, qui n'arrivait pas à se tourner vers son inéluctable DRH ou que son entreprise, inéluctable machine à faire travailler l'homme, passivement méprisait, en est venu à se retourner (entendez « contre lui »). Nous avons vu les suicides au travail proliférer. Mourir par asphyxie ou enfermement, saturation ou silence [l'asphyxie par le silence et l'enfermement par le silence], et mourir aussi d'amour. Car le travail est aussi un lieu amoureux. Ce n'est pas seulement *je veux m'en sortir* [je veux me sortir de ces difficultés] qui se fait entendre mais *je désire revenir à mon activité*. Il y a des objectives et incommensurables difficultés à partir lorsque tout va mal. *Si je n'arrive pas à partir (à quitter mon travail), alors je dois partir (me quitter)*. Il y a dans cet acte la signature d'une rupture d'un pacte, d'un contrat passé avec sa propre activité – et donc avec sa vie, d'un message scellé dans le corps, qui fait corps avec son activité. *Si l'activité meurt, je meurs. Si je ne peux plus m'aimer, je ne suis plus.*

Nicolas Frize